

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] déserteur [Document électronique] / Sedaine

ACTE 1 SCENE 1

p131

La scène est proche d' un village situé à quelques
lieues des frontières de la Flandre, près
desquelles est campée l' armée française.
Le théâtre représente un lieu champêtre, dont
l' horizon est terminé par une montagne, un hameau
dans le lointain, un orme sur le devant de la
scène, et sur un des côtés ; au pied est un tertre
de gazon sur lequel peuvent s' asseoir deux ou trois
personnes.

Louise.

Ariette.

Peut-on affliger ce qu' on aime ?

Pourquoi chercher

à le fâcher ?

Peut-on affliger ce qu' on aime ?

C' est bien en vouloir à soi-même

je l' aime, et pour toute ma vie :

(à cet instant son père entre.)

et vous voulez que cette perfidie...

ah ! Mon père, je ne saurois :

à sa place, moi, j' en mourrois.

p132

Peut-on affliger ce qu' on aime ?

C' est bien en vouloir à soi-même.

ACTE 1 SCENE 2

Jean-Louis, Louise, Jeannette, la tante,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Bertrand. *il a une baguette à la main, dont il niaise.*

Jean-Louis. -je le veux, je le veux. Hé bien !

Louise, *à part* . -ah, ciel !

La Tante. -on l' a vu, on l' a vu.

Bertrand. -il étoit de l' autre côté de l' eau.

Louise. -vous l' avez vu. Et comment avez-vous fait ?

Bertrand. -en regardant.

Louise, *en levant les épaules de pitié* . -en regardant !

La Tante. -j' ai vu l' instant qu' il alloit se jeter à la nage : mais son havre-sac, son épée, tout cela l' embarrassoit. Il fait le tour.

Louise. -il a bien fait.

Jean-Louis. -il a bien fait.

Jeannette. -il a bien fait.

Bertrand. -oui, oui, il a bien fait.

Jean-Louis. -or çà, Louise, il faut que tu fasses ce qu' a recommandé Mme la duchesse.

Louise. -quelle fantaisie !

Jean-Louis. -elle le veut ; et voilà la lettre.

Louise. -vous ne voulez pas nous la lire ?

Jean-Louis. -si, si, si, je vais vous la lire : mais il faut bien m' écouter, et ne pas m' interrompre, comme vous faites les soirs, quand je lis de mon gros livre.

Louise. -lisez donc, mon père.

Jean-Louis. -or çà, écoutez. Mettons-nous là.

Louise. -ah, mon père ! Mettons-nous plutôt sous cet orme.

Jean-Louis. -où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, et toi ensuite. Passe là, Jeannette, et toi près de moi ; tu y es la plus intéressée. *quand ils sont tous assis, il tire sa lettre.* or çà, écoutez-vous ?

Louise. -oui.

La Tante. -oui.

Jeannette. -oui.

Bertrand. -ah ! Que oui.

Jean-Louis. -vous écoutez tous ?

Louise. -tous.

La Tante. -tous.

Jeannette. -tous.

Bertrand. -oui, tous, tous.

Jean-Louis. -ce n' est pas là la lettre que Mme la duchesse a écrite à cet officier ; c' est la réponse de l' officier à Mme la duchesse. Tais-toi, toi.

Bertrand. -hé mais, je n' ai pas parlé.

Louise. -il n' a pas parlé.

La Tante. -il n' a pas parlé.

Jeannette. -il n' a pas parlé.

Jean-Louis. -j' ai cru qu' il avoit parlé. *il lit.*

" madame, pour répondre à l' honneur que vous m' avez fait de m' écrire " ... brr... brr... brr...

Louise. -nous n' entendons pas.

Jean-Louis. -ah ! C' est que tout ceci, ce sont des compliments, qui sont peut-être des secrets que Mme la duchesse ne veut pas qu' on sache. Brr... brr... brr...

Louise. -mais, mon père, ce n' est pas la peine que nous écoutions.

La Tante. -sans doute.

Jean-Louis. -ah ! M' y voilà. " madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régiment, il n' est pas de bien que je ne doive en dire. " que je ne doive en dire ! " il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile et brave. " il n' entend pas qu' il est brave sur soi, c' est courageux qu' il veut dire.

Louise. -après, mon père.

Jean-Louis. -" il est vif, ardent... mais si trop d' ardeur le fait sortir des bornes, il y rentre aussitôt. " il y rentre aussitôt ? Je ne sais pas trop ce que cela veut dire.

Louise. -ensuite, mon père.

Jean-Louis. -" je désire de tout mon coeur qu' il veuille rester avec moi : je le ferois officier dans mon régiment. "

La Tante. -dans son régiment !

Bertrand. -dans son régiment !

Louise. -ah ! Je ne crois pas qu' il y reste.

Jean-Louis. -paix donc ! " mais comme ses six ans expirent dans quinze jours, je lui ferai expédier son congé. "

Louise. -dans quinze jours ?

La Tante. -dans quinze jours ?

Jean-Louis. -dans quinze jours. " je l' envoie, madame, à vos ordres, vous présenter mes respects, et vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s' écarter, étant si près de l' ennemi et des frontières. Les ordres sont extrêmement rigoureux, et il faut qu' il rejoigne aujourd' hui ; car le roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, passe ensuite au camp, et il faudra se mettre sous les armes. " ah ! C' est que quand le roi passe (vous ne savez pas ça, vous autres), c' est que quand le roi passe, on se met sous les armes ! Ah ! C' est une belle chose que la guerre !

Bertrand. -oui, quand on en est revenu.

Jeannette. -pourquoi est-ce que les garçons pleurent pour n' y pas aller ?

Jean-Louis. -taisez-vous, ça ne vous regarde pas.

à Louise. or çà, ma fille, il faut faire ce que
Mme la duchesse a dit : tu feras comme si tu étois
la mariée ; et toi tu seras le marié.
Bertrand. -ah ! Tant mieux.
Jean-Louis. -il y aura des musettes, des
trompettes, des violons ;

p134

et il croira que tu es mariée d' hier. Et toi,
à Jeannette tu lui viendras conter tout cela :
tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.
La Tante. -j' aurois mieux fait qu' elle.
Jean-Louis. -il vous connoît : il ne reconnoîtroit
pas sa tante !
Louise. -ah, mon père ! Que je suis fâchée de tout
cela : et si on me faisoit un pareil tour, cela me
feroit bien de la peine.
Jean-Louis. -il en aura plus de plaisir après.
La Tante. -et puis cela lui apprendra de t' écrire
qu' il désire te rencontrer sur la route, ne voir
que toi, et repartir.
Louise. -ce n' est pas tout à fait cela qu' il a
écrit : mais quand cela seroit, pourquoi l' en
punir ?
La Tante. -enfin, c' est Mme la duchesse qui le
veut : elle l' a élevé ; elle s' intéresse à lui, que
c' est une merveille.
Louise. -un bel intérêt, à lui faire du chagrin !
Jean-Louis. -ce n' est que pour un moment.
Louise. -il n' en croira rien ; car il n' y a pas
six jours qu' il a reçu une lettre de moi.
Jean-Louis. -tant mieux, cela sera plus perfide.
La Tante. -oui, cela lui fera plus de peine.
Jean-Louis. -allez vous ajuster tous, vous
n' avez pas trop de temps ; à Jeannette et toi,
reste ici avec moi : voyons si tu feras bien ton
rôle.

ACTE 1 SCENE 3

Jean-Louis, Jeannette.
Jean-Louis. -or çà, feras-tu bien ce que je t' ai
dit ?
Jeannette. -oh ! Que oui, Monsieur Jean-Louis.
Jean-Louis. -voyons, voyons, mets-toi là.
Jeannette. -oui.
Jean-Louis. -fais comme si tu filois.
Jeannette, *prenant la baguette que Bertrand a
laissé tomber* . -tenez, prenons que c' est là ma

quenouille.

Jean-Louis. -et puis tu chantes.

Jeannette. -oui, je chante, quand vous venez de par là.

Jean-Louis. -non, pas moi.

Jeannette. -ah ! J' entends bien, j' entends bien : c' est lui.

Jean-Louis. -hé bien, chante donc.

Jeannette. -attendez donc que j' aie mis ma quenouille. *pendant ce jeu, la ritournelle.* ariette.

J' avois égaré mon fuseau,
je le cherchois sous la fougère :
Colin, en m' ôtant son chapeau,
me dit : " que cherchez-vous, bergère ? "
un peu d' amour, un peu de soin,
mènent souvent un coeur bien loin.

Jean-Louis. -bonjour, la jeune fille. *elle se retourne.* bien, bien : continue.

p135

Jeannette.

" c' est que j' ai perdu mon fuseau
en passant près de ce grand chêne. "

Colin alors prend son couteau,
et coupe une branche de frêne.

Un peu d' amour, etc.

Jean-Louis. -la jeune fille, écoutez donc. *elle se retourne encore.* bien, bien, fort bien : continue.

Jeannette.

Il fit tant avec son couteau,
en me regardant d' un air tendre,
que j' eus le fuseau le plus beau,
et que mon coeur se laissa prendre.

Un peu d' amour, etc.

Jean-Louis. -la jeune fille, vous ne voulez donc pas m' écouter ?

Jeannette. -vous me pardonneriez, Monsieur Jean-Louis.

Jean-Louis. -Monsieur Jean-Louis ! Dis donc monsieur le soldat, et non pas Monsieur Jean-Louis.

Jeannette. -ah ! Oui, oui, monsieur le soldat : c' est que je vous regardois.

Jean-Louis. -recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m' écouter ?

Jeannette. -vous me pardonneriez, monsieur le soldat.

Jean-Louis. -bon, bon. La jeune fille, je vous serois bien obligé, si vous vouliez bien me dire quelle est cette noce que je viens de voir passer.

Jeannette. -c' est celle de Louise, fille de

Jean-Louis Basset, soldat invalide, et fermier de Mme la duchesse.

Jean-Louis. -bien, bien, fort bien : tu diras bien, et tu viendras nous rejoindre au château : mais n'oublie pas de dire monsieur le soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

Jeannette. -où donc ? Ah, oui !

Jean-Louis. -tiens, comme il grimpe la montagne. Ah ! Les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vite.

ACTE 1 SCENE 4

Alexis.

Ariette.

Ah ! Je respire : il faut que je reprenne haleine.

(il jette à terre son habit, son sabre, son havre-sac.)

oui, le voici cet orme heureux,

où Louise a reçu mes vœux.

Je vais la voir, ah, quel plaisir !

La voir, lui parler, être ensemble !

De quel bonheur je vais jouir !

p136

Mais... mais... je frissonne, je tremble, l'amour... la joie : arrêtons un moment.

Ah, quel moment ! Ah, quel moment charmant mais pourquoi ne l'ai-je pas vue ?

Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue ?

Elle a craint de céder à trop d'empressement : trop de pudeur l'aura déçue.

Ne sait-on pas que je suis son amant ?

Allons... mais que dirai-je ? Ah, ciel ! Ah ! Quel martyre !

Ils vont tous être là, nous ne saurons que dire : la tante, les amis, son père, son voisin, et le grand cousin.

Quelle contrainte ! Quel dommage !

Ah ! Si quelque enfant du village

paroissoit... quoi, Louise, amour ne te dit pas :

" va donc, va donc, il t'attend ? " ah ! Je gage que quelqu'un arrête ses pas.

Je vais la voir, ah, quel plaisir !

Mais j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village ; c'est une noce : cachons-nous. Qu'ils sont heureux ceux-là !

ACTE 1 SCENE 5

Toute la noce. *Alexis est caché. Des violons en tête, une musette, une cornemuse. La mariée est triste : le reste a une gaieté feinte. Le marié a l' air sot et niais. Le père donne la main à sa fille.*

Jean-Louis, à *Louise* . -bon, il est caché : ne retourne pas la tête, il regarde.

Louise. -ah ! Que cela me fait de peine ! Laissez-moi le voir.

Jean-Louis. -tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeannette, reste là.

ACTE 1 SCENE 6

Alexis, Jeannette. *elle a sa quenouille.*

Alexis. -parlez donc, la jeune fille !

Jeannette *chante* .

J' avois égaré mon fuseau, etc.

Alexis. -parlez donc, parlez donc. *Jeannette veut chanter ; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet ; il ne veut pas la laisser continuer.*

Jeannette. -laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

Alexis. -répondez-moi tout à l' heure.

Jeannette, à *part* . -ah ! Ciel ! Je ne pourrai jamais...

Alexis. -hé bien, répondez donc !

Jeannette. -ah ! Vous me faites peur.

p137

Alexis. -ne craignez rien, ma belle enfant.

Qu' est-ce que cette noce qui vient de passer ?

Jeannette. -cette noce ?

Alexis. -oui.

Jeannette. -ce que c' est ?

Alexis. -oui.

Jeannette. -c' est une noce.

Alexis. -de qui ?

Jeannette.

J' avois égaré mon fuseau.

Alexis. -est-ce que vous vous moquez de moi, avec votre chanson ? Je vous prie de me répondre.

Jeannette. -hé bien ! Quoi ? Dites. Oh, ciel !

Vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

j' avois é...

Alexis. -comment ! Encore votre chanson ?
Qu' est-ce que c' est que cette noce ? Pourquoi, dites,
n' y ai-je pas vu... hé, parbleu ! Voulez-vous...
Jeannette. -hé bien, oui, oui ; c' est la noce de
Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat
invalide, et...
Alexis. -Jean-Louis se remarie ?
Jeannette. -non, sa fille.
Alexis. -sa fille ! Sa fille !
Jeannette. -elle est mariée d' hier ; c' est
aujourd' hui le lendemain.
Alexis. -d' hier mariée... Jean-Louis... le
lendemain... savez-vous bien ce que vous dites ?
Le connoissez-vous ?
Jeannette. -si je le connois ! Sans doute ; puisque
voilà sa maison : c' est lui qui est le fermier de
Mme la duchesse. C' est si vrai, qu' elle y est venue
ce matin. Elle est mariée à son cousin Bertrand,
d' hier, à celui qui est si bon.
Duo.
Alexis laisse tomber sa tête sur son estomac .
Seroit-il vrai, puis-je l' entendre ?
Non, cela ne se peut comprendre,
non, non, cela ne se peut pas ;
elle auroit voulu mon trépas.
(à Jeannette.)
ma belle enfant, que je vous dise,
répondez bien avec franchise :
écoutez-moi. Répondez-moi
de bonne foi ;
je vous en supplie.
Répondez bien avec franchise ;
c' est là la noce de Louise,
la fille de Louis Basset ?
C' est elle-même qui passoit
avec Bertrand son grand cousin ;
c' est aujourd' hui le lendemain ;
son père lui donnoit la main ?
Ciel ! C' est vrai, je l' ai reconnu.
Il est donc vrai ? J' ai pu l' entendre !
Dieux ! Cela peut-il se comprendre ?
Elle a donc voulu mon trépas !
Ah, ciel ! Je ne me soutiens pas.
Je sens un froid, mon coeur s' en va.
Devois-je m' attendre à cela ?
Je sens un froid, mon coeur s' en va.
Ah, ciel ! Je ne me soutiens pas.
Elle a donc voulu mon trépas !
Elle a donc voulu mon trépas !

Jeannette *le regarde malicieusement* .
Ah, comme je sais bien l' entendre !
Ah, comme je sais bien m' y prendre !
Bon, bon ! Quel plaisir il aura,
quand il saura que ce n' est pas !
Hé bien, hé bien ! Avec franchise,
que voulez-vous que je vous dise ?
Oui, c' est la noce de Louise,
la fille de Louis Basset ;
c' est elle-même qui passoit
avec Bertrand son grand cousin.
C' est aujourd' hui le lendemain.
Son père lui donnoit la main.
Oui, oui, vous devez l' avoir vu.
Ah, comme je sais bien l' entendre !
Ah, comme je sais bien m' y prendre !
Bon, bon ! Quel plaisir il aura,
quand il saura que ce n' est pas !
à voir le chagrin qu' il ressent,
ah, que son plaisir sera grand !
Mais, mais, comme il semble fâché !
Ce que j' ai dit l' a trop touché.
Je vais lui dire ; oui, je crains
qu' il n' en prenne trop de chagrin.
Mais, mais, quel plaisir il aura,
quand il saura que ce n' est pas !
Jeannette. -mais il me fait de la peine. Ah ! Je
vais lui dire que cela n' est pas vrai. Monsieur,
monsieur, allez au château.
Alexis. -oui, je te poignarderois ; et de la même
main...
Jeannette. -ah, bon Dieu ! Il me tueroit : je
m' en vais bien vite. Sauvons-nous.

ACTE 1 SCENE 7

Alexis.
Ariette.
Infidèle, que t' ai-je fait ?
Dis-moi, dis quel est le sujet
qui te fait m' arracher la vie ?
Réponds, réponds, toujours chérie.
Dans mon coeur... ah, quel trouble affreux ! ...
réponds, réponds, toujours chérie.
Tu fais bien de baisser les yeux.
Est-il quelqu' un plus malheureux ?
J' accours à sa voix : oui c' est elle,
c' est ma Louise qui m' appelle :
et pourquoi ? Pour frapper mes yeux,
pour me rendre témoin... ah, dieux !
Fuyons ce lieu que je déteste ;
il fut si beau : non, non, reprends,
reprends cette lettre funeste ;

(il montre son habit qui est à terre. Des soldats de
maréchaussée paroissent, et l' observent.)
je te la rends, je te la rends :
fût-il au centre de la terre,

p139

je m' en vengerai sur ton père ;
ne me suis pas, monstre cruel,
que notre adieu soit éternel.

ACTE 1 SCENE 8

Alexis, soldats de maréchaussée.

Quinque.

I Le Brigadier.

Halte-là, soldat !

Quoi ! Vous désertez ?

Mais c' est désertier.

Comment ! Il ne déserte pas ?

Il l' avoit jeté

pour sa sûreté.

Suivons ses pas.

Voyons s' il court, etc.

li Soldat.

Halte-là, soldat !

Quoi ! Vous désertez ?

Quoi ! Vous désertez ?

Il dit qu' il veut sortir de France.

Prenez cet habit,

et voyons s' il fuit.

Suivons ses pas.

lii Soldat.

Où courez-vous ?

Quoi ! Vous désertez ?

Mais c' est désertier.

Comment ! Il ne déserte pas.

Suivons ses pas.

Voyons, voyons ce qu' il va faire ;

voyons s' il court vers la frontière.

lv Soldat.

Où courez-vous ?

Quoi ! Vous désertez ?

Mais c' est désertier.

On diroit qu' il est en démence.

On diroit qu' il est en démence.

Suivons ses pas.

Suivons ses pas.

Alexis.

Je m' en vas,

je m' en vas,
oui, je m' en vas,
oui, je m' en vas.
Pour toujours je quitte la France,
pour toujours je quitte la France.
Non, non, je ne déserte pas,
pour toujours je quitte la France,
pour toujours je quitte la France.
(à part.)
il faut mourir, hâtons ma perte.
(aux soldats.)
je m' en vas, je déserte :
oui, oui, c' en est fait, je déserte ;
oui, oui, c' en est fait, je déserte.
N' en doutez pas,
oui, je m' en vas.
Que le remords soit ton partage,
mon trépas sera ton ouvrage :
ne me suis pas, monstre cruel ;
que notre adieu soit éternel.

p140

ACTE 2 SCENE 1

(le théâtre représente une prison ; quelques tables de pierre, et des escabeaux.)

le geôlier, Alexis.

(dans le cours de cette scène le geôlier est occupé à différentes choses.)

Le Geôlier. -tenez, voici de l' eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau, et votre lit : mais, de la manière dont vous y alliez, vous n' aviez pas dessein qu' on renouvelât le coucher. " oui, messieurs, je désertois, oui, je désertois. " on avoit beau dire que vous ne désertiez pas. " je désertois, vous dis-je. " hé ! Quel diable d' homme êtes-vous ? Or çà, je vous ai déjà dit qu' il y avoit là de l' eau : si vous voulez du vin, pour de l' argent, s' entend, et vous ne devez pas le ménager, si vous en avez ; car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être...

Alexis. -non, non.

Le Geôlier. -hé bien ! Si vous n' en avez pas, vous boirez de l' eau, vous boirez de l' eau.

Alexis. -oui, je voudrois la voir. Oh, ciel ! Oh, ciel !

Le Geôlier. -vous le connoissez ! Je vais vous l' envoyer. Ah ! Vous connoissez Montauciel : il est

encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous ;
ce ne sera pas long.
ACTE 2 SCENE 2

Alexis.
Ariette.
Mourir n' est rien, c' est notre dernière heure :
hé ! Ne faut-il pas que je meure ?
Chaque minute, chaque pas
ne mène-t-il pas
au trépas ?
Mais souffrir une perfidie
aussi sanglante, aussi hardie,
y survivre ? Ah, plutôt mourir
ce n' est que cesser de souffrir.
Mourir n' est rien, etc.

p141

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi ;
les tiens étoient les miens ; ils ne sont plus à moi.
(il tire une lettre, et lit :)
" viens, cher amant, je ne vivrai
que du jour où je te verrai.
Mon père attend bien du plaisir
de l' instant qui va nous unir.
Et moi, qui t' aime... " et me trahir !
Et je vivrois ! Plutôt mourir !
Ce n' est que cesser de souffrir.
Mourir n' est rien, c' est notre dernière heure :
eh ! Ne faut-il pas que je meure ?
Chaque minute, chaque pas
ne mène-t-il pas
au trépas ?

ACTE 2 SCENE 3

Alexis, Montauciel. *Montauciel est un peu pris
de vin.*
Montauciel. -camarade, vous me demandez ?
Alexis. -moi ? Non.
Montauciel. -ah, que si... la maison ? Hé, la
maison ? Nous allons boire un coup ensemble ; nous
allons renouer connoissance, si nous nous
connoissons ; ou nous allons la faire, si nous ne
nous connoissons pas : cela revient au même.
Alexis. -savez-vous si on peut avoir ici une
feuille de papier pour écrire ?
Montauciel. -ah, que oui, je vous aurai ça. Hé, la

maison, la maison ? Mais, sarpebleu ! Vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts : le premier, c' est de désertier ; le second c' est d' en convenir. Montauciel n' est qu' une bête : mais, à votre place, ç' auroit été mon sergent, mon général, mon caporal, je leur aurois dit : " non, je ne déserte pas ; non, sarpebleu ! Montauciel ne déserte pas. " hé, la maison ? *il va pendant la ritournelle, comme s' il appeloit, et il revient.* je ne déserterai jamais, jamais que pour aller boire que pour aller boire à longs traits de l' eau du fleuve où l' on perd la mémoire. Il est permis d' être parfois infidèle à son inhumaine ; mais c' est blesser toutes les lois que de l' être à son capitaine. Je ne déserterai, etc.

p142

ACTE 2 SCENE 4

Montauciel, Alexis, le geôlier *apporte une pinte et des gobelets d' étain .*

Le Geôlier. -il y a là une jeune fille qui demande un soldat. C' est sans doute toi, Montauciel ?
Montauciel. -oui, c' est pour moi : fais-la venir, elle ne sera pas de trop. Pour en revenir... *il lève la pinte, et la repose en regardant Louise.*
diable ! Elle est gentille.

ACTE 2 SCENE 5

Alexis, Louise, Montauciel.

Alexis. -ciel ! Que vois-je ? Quoi ! Vous voilà ?

Louise. -oui, moi.

Alexis. -vous ?

Louise. -vous !

Alexis. -oui, vous.

Montauciel. -camarade, je vous laisse. C' est votre soeur, c' est votre cousine, c' est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne vous offense pas : je m' appelle Montauciel ; je sais la politesse qu' il faut... quand on sait ce que c' est que de vivre dans les prisons... camarade, elle est jolie : je vais... je m' en vais sur le préau. Vous pouvez causer : si quelqu' un... ah ! Adieu, adieu. *Montauciel*

ménage sa sortie, de manière qu' il ne sort qu' à la fin de la ritournelle du morceau qui suit.
ACTE 2 SCENE 6

Alexis, Louise.

Duo.

Alexis.

Oh, ciel ! Puis-je ici te voir ?

Ta présence est un outrage ;

viens-tu redoubler ma rage,

augmenter mon désespoir ?

Ta présence est un outrage ;

viens-tu redoubler ma rage ?

Est-il rien de plus cruel ?

Venir ici, l' infidèle !

Et de ma douleur mortelle

paraître jouir. Oh, ciel !

Comment puis-je ici te voir ?

Ta présence est un outrage ;

viens-tu redoubler ma rage,

augmenter mon désespoir ?

Ta présence est un outrage ;

viens-tu redoubler ma rage ?

Louise.

Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir ?

Ah ! Je ne croyois pas, en accourant te voir,

m' exposer au chagrin de te faire un outrage :

Alexis, Alexis, écoute un mot ; je gage

que je vais d' un seul mot calmer ton désespoir.

(à part.)

peut-être qu' il finira,

enfin il s' apaisera.

(haut.)

un mot, un mot, écoute-moi : je gage

que je vais d' un seul mot calmer ton désespoir.

Ah ! Je ne croyois pas, en accourant te voir,

m' exposer au chagrin de te faire un outrage.

p143

(Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, et prend la pinte.)

ACTE 2 SCENE 7

Montauciel, Alexis, Louise.

Montauciel. -que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire ? Non, non : adieu.

ACTE 2 SCENE 8

Alexis, Louise.

Alexis. -ah ! Ce n' est pas à toi à qui j' en veux, c' est à ton père.

Louise. -il est vrai que mon père...

Alexis. -ce vieillard infâme ! Son avarice n' a pu, sans doute, tenir contre un peu d' argent. C' est contre de l' argent qu' il troque le bonheur de deux personnes, qui ne se seroient occupées que du sien. Il plonge en des remords, en des tourments affreux... car tu m' aimes encore, et tu m' aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes, à qui il n' est plus permis d' être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, et ton mari... ce lâche ! Il te permet de venir me voir le surlendemain de ta noce : il te permet de venir voir un soldat qui t' aime, qu' il sait bien que tu as aimé ; et dans une prison, que sans toi... va, je ne t' en veux pas. Ah, Louise ! Je t' aime encore : puisses-tu ne jamais te souvenir de moi !

Louise. -Alexis !

Alexis. -mais, avec quel front, avec quelle tranquillité...

Louise. -je ne serois pas si tranquille, si j' étois coupable.

Alexis. -perfide !

Louise. -je jouis de ton erreur.

Alexis. -de mon err...

Louise. -je peux t' apaiser d' un mot.

Alexis. -d' un mot ! Dis-le, si tu l' oses.

Louise. -je ne suis pas mariée.

Alexis. -tu...

Louise. -c' est mon père qui a voulu...

Alexis. -infâme ! Que m' importe, toi ou lui ?

Louise. -Mme la duchesse...

Alexis. -as-tu osé paroître devant elle ?

Louise. -c' est elle qui a ordonné ceci.

Alexis. -quoi ?

p144

Louise. -elle a ordonné à mon père de te faire croire que j' étois la mariée.

Alexis. -que veux-tu dire ?

Louise. -oui, elle a ordonné cette noce, ces instruments, cette fête, ces apprêts. On avoit aposté cette petite fille, qui t' a parlé, pour te tromper ; et tout cela n' étoit qu' un jeu.

Alexis *tombe sur un escabeau, les mains étendues sur la table* . -qu' un jeu !

Louise.

Ariette.

Dans quel trouble te plonge
ce que je te dis là ?

Puisque c' est un mensonge,
que t' importe cela ?

Cette ruse cruelle,
ne doit plus t' offenser.

Toi, me croire infidèle !

Pouvois-tu le penser ?

Vivre, et t' aimer, sont pour moi même chose ;
et quels que soient les devoirs que m' impose
le serment dont j' attends notre félicité,
il n' ajoutera rien à ma fidélité.

Je t' aimerai toute ma vie.

J' en jure par ta main que je presse ; je prie
le ciel de nous unir par un même trépas,
ou puissé-je du moins expirer dans tes bras !

Mais ta peine redouble,
et semble s' augmenter ;
que veut dire ce trouble ?

Qui peut te tourmenter ?

Cette ruse cruelle
ne doit plus t' offenser.

Toi, me croire infidèle !

Louise, Louise, infidèle !

Méchant, méchant, pouvois-tu le penser ?

p145

Alexis. -oh, ciel !

Louise. -est-ce que tu ne me crois pas ?

Alexis. -ah ! Je te crois.

ACTE 2 SCENE 9

Alexis, Jean-Louis, Louise.

Louise. -mon père, ah ! Que vous voilà bien
arrivé ! Demandez-lui donc ce qu' il a... dites-moi
la cause de son chagrin.

Jean-Louis. -bonjour, mon cher Alexis ; que je
t' embrasse, que je suis charmé de te revoir. Comme te
voilà robuste ! Les troupes font bien un homme. Tu
as servi le roi, tu as servi ta patrie : tu n' es
plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est
formé. Mon ami, Louise est à toi.

Alexis. -Jean-Louis...

Jean-Louis. -la noce quand tu voudras, quand tu
voudras.

Alexis. -je t' en prie, Jean-Louis, dis à ta fille
d' aller un instant dans le jardin du geôlier.

Jean-Louis. -pourquoi ?

Alexis. -dis-le-lui seulement.

Jean-Louis. -Louise, j' ai quelque chose à dire : sors, et je t' irai reprendre.

Alexis, *lui prenant la main* . -Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd' hui, aujourd' hui. Qu' il y a bien longtemps que je ne t' ai vue !

Louise. -et vous me renvoyez.

Alexis. -tu vas rentrer.

ACTE 2 SCENE 10

Jean-Louis, Alexis.

Jean-Louis. -j' ai été bien surpris de te savoir en prison : mais on m' a dit que c' est peu de chose. Est-ce que tu t' appelles Montauciel ? C' est ton nom de guerre apparemment. On m' a dit : " voyez M Montauciel, il est là. " mais que je t' embrasse, mon garçon, mon gendre, mon cher ami : Mme la duchesse te fera sortir d' ici. Mais tu es triste : je parie que je devine pourquoi tu es ici.

Alexis. -je ne le crois pas.

Jean-Louis. -si, si. Quand on revient de l' armée, quelque aventure, quelque boisson, quelque fille dans une auberge... mais on t' a vu le long du village, et puis on ne t' a plus vu. On vouloit te jouer un tour ; mais ton aventure en a empêché. Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j' ai servi, je sais ce que c' est qu' un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre ? Et je n' en dirai rien à Louise. Et puis une misère, quelques coups, quelques tapes.

Alexis. -Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

Jean-Louis. -oui, à moins que ce ne soit trop difficile.

Alexis. -non... nous allons déjeuner, toi, ta fille, et moi.

Jean-Louis. -cela est aisé ; ensuite ?

p146

Alexis. -je te prie, je te supplie d' emmener ta fille aussitôt après ; vous partirez ensemble, nous nous quitterons... nous nous quitterons. Je lui dirai... que je suis forcé de rejoindre.

Jean-Louis. -je le sais : le roi arrive au camp.

Alexis. -vous vous en retournerez, vous vous en retournerez au village ; et toi, dans deux jours tu reviendras ici : tu demanderas un soldat nommé Montauciel ; il te remettra une lettre pour toi ;

et pour moi, je n' y serai plus.
Jean-Louis. -non, tu seras au camp ; mais dans quinze jours tu auras ton congé.
Alexis. -auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire ?
Jean-Louis. -sans doute.
Alexis. -je crains qu' elle ne rentre.
Jean-Louis. -non, non.
Alexis. -hier, cette noce...
Jean-Louis. -c' est moi qui ai conduit cela.
Alexis. -le désespoir m' a pris...
Jean-Louis. -bon, bon, tant mieux ; j' en étois sûr.
Alexis. -et dans ma fureur...
Jean-Louis. -tu as été furieux ? Ah, que c' est bon !

ACTE 2 SCENE 11

Alexis, Jean-Louis, Louise.
Louise. -ah, mon père ! Ah, malheur ! Cette noce l' a mis au désespoir ; il a déserté : condamné, il va mourir.
Jean-Louis. -quoi ?
Alexis. -elle le sait ! Que je suis malheureux !
Jean-Louis. -déserté ! Déserté ! Condamné !
Alexis, Alexis, seroit-il vrai ce qu' elle dit là ?
Alexis. -cela n' est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.
Jean-Louis. -ah, ciel !
Trio.
Louise.
Mon père, ah ! Quel sera mon sort ?
Ah, que je suis infortunée !
Que le moment où je suis née
ne fût-il celui de ma mort !
Quoi ! C' est moi, c' est moi qui te tue !
J' étois au comble du bonheur ;
mon père, vous m' avez perdue...
vous obéir fut mon malheur.
Non, non, je ne saurois plus vivre :
quoi ! Je ne pourrois plus te voir ?
Il ne reste à mon désespoir
que la ressource de te suivre.
Je suis au désespoir.

p147

Alexis.
Console-toi, ma tendre amie,
mon sort te prouve mon amour :

tu diras : " s' il m' eût moins chérie,
il n' auroit pas perdu la vie. "
ne viens point porter des alarmes
dans mon coeur prêt à s' attendrir ;
ne pleure pas, sèche tes larmes,
garde-les pour mon souvenir.
Et toi, pour un autre moi-même,
conserve-toi pour cet objet chéri ;
dans ta fille aime ton ami :
je meurs content, ta fille m' aime.
Calme ton désespoir.

Jean-Louis.

Quoi, mon ami, voilà ton sort ?
Maudite, ah ! Maudite journée !
Ce seroit là ta destinée !
C' est-moi qui dois subir la mort.
Je suis au désespoir.

ACTE 2 SCENE 12

Les précédents, le geôlier.

Le Geôlier. -on vous demande.

Alexis. -qui ?

Le Geôlier. -vous. Allez.

Alexis. -adieu, adieu.

Louise. -comment, adieu !

Alexis. -non, Louise, ne t' effraye pas. Je crois
que je vais revenir.

Louise. -ah, mon père !

ACTE 2 SCENE 13

Jean-Louis, Louise, le geôlier.

Louise. -oh, ciel ! Monsieur, où va-t-il ?

Le Geôlier. -parler à ces messieurs.

Louise. -monsieur, monsieur, ce ne seroit pas...

Le Geôlier. -ah, ce ne sera pas pour sitôt ;
peut-être entre cinq et six heures : peut-être à
sept heures.

Louise. -ah, ciel !

Jean-Louis. -non, ma fille, il n' est pas possible :
je vais trouver Mme la duchesse ; je vais tout lui
dire.

Louise. -ah, mon père ! Elle l' a mis dans la peine ;
elle ne sera pas là pour l' en tirer.

p148

Jean-Louis. -je vais... oh, ciel ! Ah, que je suis

malheureux ! Viens me rejoindre ; j' irai plus vite que toi. Et puis... non, je cours.

ACTE 2 SCENE 14

Louise, le geôlier.

Louise. -monsieur, je me jette à vos genoux ; je vous prie...

Le Geôlier. -cela n' est pas nécessaire. Que voulez-vous ?

Louise. -le roi passe au camp.

Le Geôlier. -hé bien ?

Louise. -monsieur, dites-moi, le roi en pareil cas... ah ! C' est une justice. Le roi peut-il faire justice ou grâce ?

Le Geôlier. -je crois bien : il ne fait que ça.

Louise. -monsieur, si j' y allois, si je me jetois à ses pieds ; si je lui disois que c' est moi qui suis la cause...

Le Geôlier. -hé bien, vous le pouvez, si on vous laisse approcher. Si cela ne sert à rien, cela ne peut pas nuire.

Louise. -ah, monsieur ! Si j' avois de l' argent.

Le Geôlier. -si vous vous adressez au roi, vous n' en avez que faire.

Louise. -ce n' est pas cela que je voulois dire : c' est pour vous, monsieur.

Le Geôlier. -ah ! Pour moi ?

Louise. -c' est pour vous remercier... c' est pour vous prier... voici, monsieur, ma croix d' or que je vous donne : faites retarder jusqu' à demain.

Le Geôlier. -retarder ! Retarder... ! Cela me paroît creux. Est-ce de l' or ?

Louise. -ah, que je suis malheureuse !

ACTE 2 SCENE 15

Le geôlier, *examinant la croix d' or* .

Je ne peux pas faire tout à fait ce que vous demandez là ; mais je lui donnerai... je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin.

s' apercevant que Louise est sortie. cette jeune fille a un bon coeur ; ça fait plaisir.

ACTE 2 SCENE 16

Le geôlier, Montauciel, Bertrand.

Montauciel *tient d' une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras ; de l' autre main il tient Bertrand par le poignet* . -hé,

entrez donc ! Est-ce que vous avez peur ? *au geôlier*. tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc ? Et cette jeune fille ?

Le Geôlier. -elle est partie.

Montauciel. -et lui ?

Le Geôlier. -il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

Bertrand. -je vais aller avec monsieur.

p149

ACTE 2 SCENE 17

Montauciel, Bertrand.

Montauciel. -non, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

Bertrand. -mais êtes-vous bien sûr que c' est mon cousin Alexis ?

Montauciel. -oui, oui, c' est lui : un soldat.

Bertrand. -oui.

Montauciel. -mettez-vous là. Il est ici d' hier.

Bertrand. -oui, monsieur.

Montauciel. -mettez-vous là. Il est votre cousin ?

Bertrand. -oui, monsieur.

Montauciel. -mettez-vous là.

Bertrand. -mais, monsieur...

Montauciel. -mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu ! Mettez-vous donc là ; buvons un coup, il va revenir.

Bertrand. -monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans se connaître...

Montauciel. -est-ce que je vous connois, moi ?

Et ça ne m' empêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez donc. *Bertrand boit.* et vous dites que...

Bertrand. -moi, je ne dis rien.

Montauciel. -si vous ne dites rien, chantez, chantez.

Bertrand. -ah, monsieur ! Nous sommes dans le chagrin.

Montauciel. -c' est à cause de cela : c' est dans le chagrin qu' il faut chanter, cela dissipe. Allons, chantez.

Toujours chanter, et toujours boire, c' est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

Bertrand. -mais je ne sais pas chanter.

Montauciel. -chantez toujours : voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpebleu ! Vous chanterez.

Bertrand. -mais attendez donc. *il chante.*
chanson.

Tous les hommes sont

bons :

on ne voit que gens

francs,

à leurs intérêts

près.

Nous aimons la bonté,

l' exacte probité,

dans les autres.

Faire le bien est si doux,

pour ne rendre heureux que nous

et les nôtres.

p150

Montauciel. -sarpedié ! Votre chanson est bonne à porter le diable en terre. écoutez-moi.

Chanson.

Vive le vin ! Vive l' amour !

Amant et buveur tour à tour,

je nargue la mélancolie :

jamais les peines de la vie

ne me coûtèrent de soupirs ;

avec l' amour je les change en plaisirs,

avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson ça ! Chantons ensemble.

Bertrand. -hé mais, mon cousin... ?

Montauciel. -il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

Bertrand. -ensemble !

Montauciel. -oui, ensemble, c' est plus gai.

Bertrand. -mais je ne sais pas votre chanson.

Montauciel. -qu' est-ce qui vous dit de chanter ma chanson ? Dites la vôtre, et moi la mienne :

c' est plus gai.

Bertrand. -hé mais...

Montauciel. -allons, morbleu ! Chantez. *il verse un verre de vin, et boit.* buvez, et chantez.

Duo.

Bertrand.

Tous les hommes sont

bons.

On ne voit que gens

francs,

à leurs intérêts

près.

Nous aimons la bonté,

l' exacte probité
dans les autres.
Faire le bien est si doux
pour ne rendre heureux que nous
et les nôtres !
Montauciel.
Vive le vin ! Vive l' amour !
Amant et buveur tour à tour,
je nargue la mélancolie :
jamais les peines de la vie
ne m' ont coûté quelques soupirs ;
avec l' amour je les change en plaisirs,
avec le vin je les oublie.
(à la fin du duo Bertrand s' enfuit, et Montauciel
court après.)

p151

ACTE 3 SCENE 1

la tante, Jeannette, Bertrand.
La Tante. -oui, c' est ta faute : sitôt que tu
l' as vu si fâché, que ne lui as-tu dit que ce
n' étoit pas vrai ?
Jeannette. -est-ce qu' on ne m' avoit pas défendu
de le dire ?
La Tante. -oui, mais ensuite, ensuite ?
Jeannette. -il ne m' a pas seulement laissé
commencer ma chanson.
La Tante. -hé bien ! Falloit toujours lui dire.
Bertrand. -c' est vous qui avez voulu tout cela.
Oui, c' est vous qui êtes la cause de sa mort.
La Tante. -la cause de sa mort ! Ah, ciel !
Peux-tu dire une pareille chose ? La cause de sa mort.
Bertrand. -oui, il est bien temps.
La Tante. -et toi, grand lâche, grand misérable
que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu
fais semblant d' y aller.
Bertrand. -c' est moi qui étois le marié : est-ce
que je pouvois quitter ?
La Tante. -ah, fusses-tu à sa place !
Bertrand. -à sa place ? Ah, je n' aurois pas fait
comme lui ! Je me serois bien informé à tout le
monde.
La Tante. -ah, ciel ! Ah ! Je le pleurerai, je le
pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... quoi !
Ce pauvre Alexis...
Jeannette. -eh, ma marraine, ne pleurez donc pas
comme ça !

Bertrand. -ah, le voici !
La Tante. -comme il est changé.
Bertrand. -comme il est triste !

ACTE 3 SCENE 2

Alexis, la tante, Bertrand, Jeannette.
La Tante. -ah, mon cher Alexis ! Je suis au désespoir...
Alexis. -bonjour, ma tante, bonjour.
La Tante. -je te demande pardon : c' est nous, c' est moi qui suis la cause de tout ça.
Bertrand. -c' est moi qui étois le marié.
Jeannette. -j' ai voulu vous le dire : n' est-il pas vrai que vous m' avez dit que vous me tueriez ?
Alexis. -ne parlons plus de cela, c' est un malheur. Où est Louise ? Et pourquoi son père n' est-il pas ici ?
La Tante. -ah, son père ! Son père ! Le voilà qui arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se frappoit la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir : si on pouvoit te racheter avec de l' argent, nous donnerions tout, jusqu' à nos hardes.
Bertrand. -tiens moi je donnerois tout ce que j' ai.

p152

Alexis. -et Mme la duchesse sait-elle cela ?
La Tante. -nous y avons tous couru ; elle n' est pas au château.
Bertrand. -ah, au château ! La belle noce qu' elle te préparoit.
Alexis. -et Louise, l' avez-vous vue ?
La Tante. -non.
Bertrand. -on ne sait où elle est.
Alexis. -quoi, personne... quoi, personne n' est avec elle ? Ah ! Il lui sera arrivé quelque malheur.
Jeannette. -non, je l' ai vue courir : je l' ai appelée ; elle ne m' a pas répondu.
Alexis. -ah, ma tante ! Consolez-la, ne la quittez pas : vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu...
La Tante. -je te perds ! Ah, quel malheur !
Alexis. -qu' elle soit votre nièce, je vous en prie. Elle devoit l' être.
La Tante. -je te le promets.
Alexis. -hé ! Comment a-t-elle pu consentir à ce cruel badinage ?
La Tante. -elle ne le vouloit pas ; elle s' écrioit :

" moi, à sa place, j' en mourrais. " mais Mme la duchesse l' avoit ordonné, et son père et moi nous l' y avons forcée.

Jeannette. -et puis elle disoit comme ça : " il ne le croira pas, il ne le croira pas. "

Alexis. -c' est vrai, je ne devois pas le croire.

Bertrand. -oui, oui, c' est bien vrai, tu ne devois pas le croire.

Alexis. -partez, ma tante, partez ; tâchez de m' envoyer Jean-Louis. Si Louise... si Louise veut me voir encore, venez avec elle, et ne la quittez pas.

La Tante. -oui, mon cher Alexis.

Alexis. -promettez-le-moi.

La Tante. -je te le jure... ah, ciel !

Jeannette, à *Bertrand à part* . -est-ce que c' est pour aujourd' hui ?

Bertrand, à *part* . -on dit que c' est pour quatre heures.

Alexis. -adieu, ma tante ; adieu, Bertrand ; adieu, la jeune enfant. De qui est-elle fille ?

La Tante. -de Simonneau.

Alexis. -quoi ! Cette petite fille que j' ai vue... elle est bien grandie. Bien des amitiés à ton père, je t' en prie. Adieu, ma tante.

La Tante. -adieu, mon cher Alexis.

Bertrand. -adieu donc.

ACTE 3 SCENE 3

Le geôlier, Alexis.

Le Geôlier. -tenez, voilà une plume et de l' encre : la plume est bonne, et voilà du papier blanc : il y en a pour six sous. Et qui est-ce qui me payera ?

Alexis. -voilà un petit écu.

Le Geôlier. -c' est bon : je vous rendrai, je vous rendrai... mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi bien voilà Montauciel.

ACTE 3 SCENE 4

p153

Alexis, Montauciel.

Montauciel. -soit, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire ! Vous êtes bien heureux, vous savez écrire, vous. Ah, déluge ! Ah, mort ! Ah, sang ! Ah, que je suis un grand malheureux !

Alexis. -qu' avez-vous ?

Montauciel. -ce que j' ai ? Le diable, le diable, puisqu' il faut vous le dire. Que diriez-vous d' un misérable, d' un coquin, comme moi ; brave homme d' ailleurs ? Comment, morbleu ! Il y a cinq ans que j' aurois eu la brigade si j' avois su lire. à la compagnie on est dérangé : on boit avec l' un, on boit avec l' autre. Je me fais mettre en prison afin d' avoir un quart d' heure à moi pour apprendre ; et d' aujourd' hui, d' aujourd' hui, morbleu ! Montauciel n' a pas étudié. Ah, malheureux ! Ah, coquin ! Ah, scélérat !

Alexis. -hé bien ! étudiez.

Montauciel. -vous avez raison. Voilà de l' écriture qu' un de mes camarades m' a faite ; car je suis déjà avancé : j' appelle mes lettres.

Ariette.

V, o, u, s, e, t, et te
trompette, trompette !

B, l, a, n, c b, e, c,
blessé, trompette blessé.

Maudit l' infernal
faiseur de grimoire,
dont l' esprit fatal
mit dans sa mémoire
tout ce bacchanal.

Sans cette écriture,
et sans la lecture,
ne peut-on, morbleu !
Manger, rire et boire,
marcher à la gloire,
et courir au feu ?

Alexis. -camarade, ne pouvez-vous étudier plus bas ?

Montauciel. -non, car je ne m' entends pas : mais je m' en vais plus loin. *il se retire au fond du théâtre.*

Alexis. -en vous remerciant.

Montauciel. -pourriez-vous, sans vous déranger s' entend, après que vous aurez fait votre affaire, pourriez-vous me ranger là une autre file d' écriture ? Il n' y en a là qu' une ; et je crois que je la sais bientôt : sans vous déranger cependant.

Alexis. -avec plaisir : quand vous reviendrez.

Montauciel. -ah ! Vous avez le temps.

p154

Alexis écrit, et s' interrompt quelquefois .

Ariette.

Il m' eût été si doux de t' embrasser
avant l' instant que je vois s' avancer !
Ta présence eût mis quelques charmes

dans l' horreur qui vient m' oppresser ;
mais je ne verrai pas tes larmes :
il m' est plus doux de m' en passer.
Parmi mes spectateurs, dans cette foule errante
qui vient s' amuser du malheur,
mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur,
ton nom sera dans ma bouche mourante :
que le mien quelquefois revive dans ton coeur.
Aime ton père, et que jamais reproche
à mon sujet ne sorte de ton sein.
Mais... mais... tu ne viens pas ; et mon heure
s' approche :
si ton père en est cause, étoit-ce son dessein ?
Tu ne viens pas ; et mon heure s' approche :
il m' eût été si doux de t' embrasser
avant l' instant que je vois s' avancer !
Montauciel. -camarade, vous qui savez lire,
pourriez-vous me dire comme il y a là ?
Alexis regarde le papier et le rend . -vous
êtes un blanc-bec.
Montauciel. -un blanc-bec ! Qu' est-ce que c' est
qu' un blanc-bec ? C' est vous qui en êtes un,
sarpeguié ! Et je vous donnerai de mon poing par le
visage. *Montauciel lui porte le poing sous le nez ;*
Alexis se lève, lui donne un coup dans l' estomac :
il tombe du coup à la renverse. Le geôlier arrive
aux premiers cris : il apporte du vin.
Alexis. -les hommes sont bien terribles : il y a
de cruelles gens.

ACTE 3 SCENE 5

Le geôlier, Montauciel.
Le Geôlier. -qu' est-ce que c' est que ça, qu' est-ce
que c' est que ça ? Comment, vous vous battez ! J' ai
cru que vous alliez boire ?
Montauciel, *s' essuyant le nez . -ah, morbleu,*
tu me le payeras. Montauciel un blanc-bec : sacre !
Mort ! Un blanc-bec !
Le Geôlier. -hé ! Pour quelle raison ?
Montauciel. -il ne sera pas toujours en prison :
je veux lui faire mettre l' épée à la main. Un
blanc bec, un blanc bec ! Morbleu ! Quand il sera
hors d' ici, l' épée à la main, mon ami, ou je te
coupe le visage.
Le Geôlier. -je t' en défie.
Montauciel. -tu m' en défies. Pourquoi m' en défier ?
Le Geôlier. -dans deux heures, il va être fusillé.
Montauciel. -ah, je ne m' en souvenois plus : je ne
m' étonne pas.
Le Geôlier. -et comment votre querelle est-elle
venue ? J' ai cru que vous alliez boire ensemble.
Montauciel. -j' ai été honnête avec lui, parce qu' il

est savant : il

p155

sait lire et écrire. J' ai été me fourrer dans ce coin-là pendant toutes ses écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà ; et je l' ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n' ai pas pu lire. Il m' a dit : " allez vous n' êtes qu' un blanc-bec ! " et il m' a jeté mon papier au nez.

Le Geôlier. -il a tort.

Montauciel, *en cet instant, ramasse le papier* . - hé bien ! Comment y a-t-il là ?

Le Geôlier. -vous êtes un blanc-bec.

Montauciel. -vous êtes...

Le Geôlier. -vous êtes un blanc-bec.

Montauciel. -il y a là-dessus : vous êtes un blanc-bec ?

Le Geôlier. -oui.

Montauciel. -un blanc-bec. B, l, a, n, c.

Le Geôlier. -blanc.

Montauciel. -b, e, c.

Le Geôlier. -bec, blanc-bec.

Montauciel. -comment, il n' y a pas là : trompette blessé ?

Le Geôlier. -parbleu, non ! Il y a : vous êtes un blanc-bec.

Montauciel. -il n' a donc pas tant de tort de m' avoir donné un coup de poing. étoit-ce un coup de poing ?

Le Geôlier. -je n' en sais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

Montauciel. -hé, voilà Courchemin.

ACTE 3 SCENE 6

Le geôlier, Courchemin, Montauciel.

Le Geôlier. -hé, bonjour, Courchemin !

Courchemin. -hé, bonjour, Crik ! Bonjour, Montauciel ! Ouf ! Ah, que j' ai bon besoin d' un verre de vin !

Montauciel. -le voilà... hé, d' où viens-tu comme ça ?

Courchemin, *après avoir bu* . -en te remerciant... je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l' avoit commandé. Mais j' ai vu, j' ai vu... sarpebleu, que j' ai chaud ! *il s' essuie*. j' ai vu une fille qui couroit à pied, en venant, ses souliers à la main. Ah ! Je n' ai jamais vu aller de cette vitesse-là : elle sautoit les fossés, elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers ; elle avoit plus

d' une affaire.

Le Geôlier. -hé, pourquoi es-tu venu ici ?

Courchemin. -j' ai remis un paquet au grand prévôt.

Le Geôlier. -et le roi est-il venu au camp ?

Courchemin. -oui.

Montauciel. -tête, mort, ventre... !

Le Geôlier. -qu' est-ce donc que tu as ?

Montauciel. -comment, le roi est venu au camp, et

Montauciel n' y étoit pas ?

Courchemin. -tu es donc aussi fou qu' à l' ordinaire ?

Montauciel. -le roi est venu au camp, et Montauciel

n' y étoit pas ? Mille bombes ! Je n' ai pas vu le

roi ? Je n' étudierai de ma vie. *il déchire son*

papier.

p156

Le Geôlier. -y a-t-il quelque chose de nouveau
au camp ?

Montauciel, *à part* . -morbleu !

Courchemin. -tais-toi donc. Il y a l' histoire
d' une jeune fille...

Le Geôlier. -d' une fille ?

Montauciel. -d' une fille ? Dis donc, dis donc.

Courchemin. -attendez donc, que je me rappelle.

Ariette.

Le roi passoit, et le tambour
battoit aux champs : une fille bien faite
perce la file ; elle crie, elle court,
tombe à genoux en pleurs : le roi s' arrête,
le roi l' écoute, on ignoroit pourquoi ;
alors on a fait un silence,

puis aussitôt un même cri s' élance

" vive à jamais, vive, vive le roi ! "

on m' a conté qu' elle disoit : " ah, sire !

C' est mon amant ; et s' il faut qu' il expire,
que j' éprouve le même sort.

Mais non, qu' il vive, et commandez, oui, sire,
plutôt qu' à lui, qu' on me donne la mort.

" que suis-je, moi ? Moins que rien sur la terre,
trop foible hélas, pour travailler aux champs ;

et mon amant pourroit aider mon père,
dans ses travaux au déclin de ses ans. "

de vieux soldats pleuroient, même des courtisans.

Le roi pourtant ne pleuroit pas ; la grâce
est accordée, on ne sait ce que c' est.

Montauciel.

Ensuite ?

Le Geôlier.

Hé bien ?

Courchemin.

Je te l' ai dit.

Montauciel.
Après ?
Courchemin.
Je te l' ai dit : au milieu de la place,
le roi passoit, et le tambour
battoit aux champs : une fille bien faite
perce la file ; elle crie, elle court,
tombe à genoux en pleurs : le roi s' arrête,
le roi l' écoute, on ignoroit pourquoi ;
alors on a fait un silence,
puis tout à coup un même cri s' élance
" vive à jamais, vive, vive le roi ! "

p157

Montauciel. -et le tambour battoit aux champs ?
Le Geôlier. -et l' a-t-on envoyée en prison ?
Courchemin. -bon, en prison ! On croit que la
grâce est accordée ; car on lui a donné un papier.
Montauciel. -qu' est-ce que c' est que ce papier ?
Courchemin. -est-ce que je sais ? Mais il y avoit
là des seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont
dit de tendre son tablier ; et ils lui ont jeté
beaucoup d' or, beaucoup d' argent.
Le Geôlier. -de l' argent !
Courchemin. -savez-vous ce qu' elle a fait ?
Le Geôlier. -non.
Courchemin. -elle a jeté tout l' or, tout par terre :
elle a dit que cela l' empêcheroit de marcher.
Montauciel. -c' étoit donc bien lourd ?
Le Geôlier. -bon, elle a jeté tout cet or ?
Courchemin. -oui.
Le Geôlier. -tais-toi donc avec tes raisons :
elle a jeté cet or ? Tu nous en contes.
Courchemin. -et si c' étoit la grâce de ce déserteur
que nous avons arrêté hier ?
Montauciel. -j' en serois charmé, j' en serois
charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.
Le Geôlier. -à cause de cette querelle ?
Montauciel. -sans doute.
Le Geôlier. -tais-toi donc, avec ta querelle : je
t' en ferai une autre.
Courchemin. *alors on entend des coups de tambour.*
-qu' est-ce que j' entends ?
Le Geôlier. -c' est l' appel : il y a quelque chose
de nouveau.
Montauciel. -voyons.

ACTE 3 SCENE 7

Alexis *entre du côté opposé à la sortie des précédents* .

On s'empresse, on me regarde ;
j'ai vu s'avancer la garde.
Les malheureux n'ont point d'amis.
Je crains d'interroger : juste ciel, je frémis !
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
sans l'avoir vue ! Oh, ciel ! Non, non ;
quelque chose que je me dise,
mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.
Hier, avec quelle joie
j'accourois... je courais à la mort :
de quels tourments suis-je la proie ?
Ai-je donc mérité mon sort ?
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,

p158

quelque chose que je me dise,
mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

ACTE 3 SCENE 8

Alexis, Montauciel.

Montauciel *entre, une bouteille de vin et un gobelet à la main* . -ah, te voilà, te voilà !
Je te cherchois, c'est à présent qu'il faut du cœur.

Alexis. -quoi, Montauciel ?

Montauciel. -on vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'est le cœur du soldat. J'ai cru que tu avais ta grâce ; mais non.

Alexis. -on vient me chercher ?

Montauciel. -oui, bois cela.

Alexis. -je te remercie. Ah, Louise !

Montauciel. -tu sais bien cette querelle de tantôt ? Hé bien ! Je te la pardonne, meurs en paix ; c'est moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en supplie : ne me refuse pas, c'est le dernier coup de vin que tu boiras.

Alexis *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse ; et il boit* . -donne : en te remerciant.

Montauciel. -pauvre garçon ! Un second, je t'en prie.

Alexis. -je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaisir.

Montauciel. -quoi ?

Alexis. -puis-je compter sur toi ?

Montauciel. -à la mort et à la vie.

Alexis. -promets-moi de rendre cette lettre.
Montauciel. -où ? J' y vais.
Alexis. -tu ne le peux pas, tu es en prison.
Montauciel. -c' est vrai ; mais je sors aujourd' hui.
Alexis. -il viendra un paysan, nommé Jean-Louis.
Tu lui rendras cette lettre, ou tu la lui feras
rendre à son adresse.
Montauciel. -que je meure à l' instant si j' y
manque. Ah ! Les voilà les chiens, les enragés, les...
morbleu ! Je crois que j' irois à sa place.
Alexis. -adieu, Montauciel.
Montauciel. -que je t' embrasse !
Alexis. -si cette jeune fille de ce matin vient ici,
dis-lui que j' ai pensé à elle jusqu' au dernier
moment.
Montauciel. -brave garçon ! Brave garçon ! Mes
amis, mes camarades... ne le manquez pas !

ACTE 3 SCENE 9

Alexis, Montauciel, des soldats, *la baïonnette
au bout du fusil* .
Alexis. -vous venez me chercher... si quelqu' un...
ciel, c' est elle !

p159

ACTE 3 SCENE 10

Les précédents, Louise.
(Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux
en désordre. Elle ne dit que : " Alexis, ta... " et
tombe évanouie entre les bras d' Alexis qui
l' approche d' un siège sur lequel elle reste sans
connaissance.)
Alexis.
Adieu, chère Louise, adieu,
ma vie étoit à toi... je la perds, vis heureuse :
c' est là, c' est là, mon dernier voeu.
Que je te plains... que ta peine est affreuse
pourquoi ne meurt-on pas d' amour et de douleurs ?
Ce seroit à tes pieds... qu' un jour le ciel propice...
je ne peux retenir mes pleurs.
(aux soldats.)
amis, terminez mon supplice.
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu :
adieu, chère Louise, adieu,
adieu, chère Louise, adieu.

ACTE 3 SCENE 11

Louise, *revenant à elle par degrés* .
Où suis-je ? Oh, ciel ! J' ai les pieds nus...
qui m' a mise en ce lieu ? Pourquoi m' ont-ils quittée ?
Et ces soldats, que sont-ils devenus ?
Mon coeur... ah, ciel ! Que je suis agitée !
Le roi l' a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me soutenir !
Oui, sa grâce est accordée :
mais... je n' ai plus nulle idée :
arrêtez, arrêtez donc :
mais c' étoit ici sa prison,
je me rappelle ses accents ;
il me parloit... quel bruit j' entends !
(on entend derrière le théâtre un cri de vive le roi !
Louise voit dans son sein le papier sur lequel est
écrit qu' Alexis a sa grâce.)
ce papier ! Dieux ! Il n' est plus temps.
(elle sort du côté opposé de la tante et de
Jean-Louis.)

ACTE 3 SCENE 12

Jean-Louis, la tante.
La Tante.
Louise, Louise, il a sa grâce !
Jean-Louis.
Il a sa grâce, il a sa grâce !
Ah, ma fille, il a sa grâce !
(ils s' embrassent et sautent de joie.)

p160

ACTE 3 SCENE 13

Alexis.
(le théâtre change, il représente une place publique.
On voit des soldats sous les armes. Alexis est au
milieu d' un groupe de personnes qu' il désire de
séparer. Il est soutenu par deux soldats ; et faisant
pour marcher des efforts inutiles, il dit :)
hélas, n' arrêtez pas
mes pas !
Courez, courez, elle étoit expirante :
j' ai laissé Louise mourante.
Hélas, n' arrêtez pas

mes pas !
(cependant le tambour bat et les troupes défilent
dans le fond du théâtre. Le peuple crie : vive le
roi !)

ACTE 3 SCENE 14

Alexis, Jean-Louis, la tante.
Jean-Louis, *lui sautant au col* .
Mon ami, que je t' embrasse !
La Tante, *lui sautant au col* .
Mon neveu, que je t' embrasse !
Alexis.
Hélas, n' arrêtez pas
courez, elle étoit expirante.
Alexis, Jean-Louis, La Tante et Le Peuple.
La voici, la voici !

ACTE 3 SCENE 15

Alexis, Louise, la tante, Jeannette, Bertrand,
Montauciel, le peuple et les troupes *qui
défilent* .
Alexis.
Ah, Louise !
Louise.
Alexis !
(ils se tiennent embrassés, on les soutient.)
Le Peuple.
Oubliez jusqu' à la trace
d' un malheur peu fait pour vous :
quel bonheur ! Il a sa grâce :
c' est nous la donner à tous.
Vive le roi ! Etc.
Bertrand.
Où sont-ils ? Rangez-vous.
Laissez-nous.
(il embrasse Alexis.)

p161

Montauciel.
Où sont-ils ? Rangez-vous,
laissez-nous.
(il embrasse Alexis.)
Jeannette.
Pardonnez-moi, je vous prie,
si j' ai fait tous vos malheurs ;
je n' oublierai de ma vie

combien j' ai causé de pleurs.

Le Peuple.

Oubliez, etc.

Jean-Louis.

Ma fille étoit trop chérie,
et nous faisons ton malheur.

La Tante.

Tous les jours de notre vie
sont bien dus à ton bonheur.

Le Choeur.

Oubliez, etc.

Alexis, à *Louise* .

Qu' ai-je besoin de la vie,
si ce n' est pour ton bonheur ?

Louise, à *Alexis* .

Hélas ! J' étois trop chérie,
et je faisais ton malheur.

Montauciel, à *Alexis* .

Et ta maîtresse ! Et la vie !

Et tu soutiens ton bonheur !

Ami, je te porte envie,
on ne peut avoir plus de coeur.

Le Choeur.

Oubliez jusqu' à la trace, etc.

Alexis, Louise.

Oublions jusqu' à la trace
d' un malheur peu fait pour nous ;
l' amour a fait ma disgrâce,
il n' en sera que plus doux.

Le Choeur.

Quel bonheur ! Il a sa grâce,
c' est nous la donner à tous.

Vive le roi ! Etc.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)